

## Évangile de Jésus Christ selon saint Marc

(Mc 5,21-43)

En ce temps-là, Jésus regagna en barque l'autre rive, et une grande foule s'assembla autour de lui. Il était au bord de la mer. Arrive un des chefs de synagogue, nommé Jaïre. Voyant Jésus, il tombe à ses pieds et le supplie instamment : « Ma fille, encore si jeune, est à la dernière extrémité. Viens lui imposer les mains pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. » Jésus partit avec lui, et la foule qui le suivait était si nombreuse qu'elle l'écrasait. Or, une femme, qui avait des pertes de sang depuis douze ans... – elle avait beaucoup souffert du traitement de nombreux médecins, et elle avait dépensé tous ses biens sans avoir la moindre amélioration : au contraire, son état avait plutôt empiré – ... cette femme donc, ayant appris ce qu'on disait de Jésus, vint par-derrière dans la foule et toucha son vêtement. Elle se disait en effet : « Si je parviens à toucher seulement son vêtement, je serai sauvée. » À l'instant, l'hémorragie s'arrêta, et elle ressentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal. Aussitôt Jésus se rendit compte qu'une force était sortie de lui. Il se retourna dans la foule, et il demandait : « Qui a touché mes vêtements ? » Ses disciples lui répondirent : « Tu vois bien la foule qui t'écrase, et tu demandes : "Qui m'a touché ?" » Mais lui regardait tout autour pour voir celle qui avait fait cela. Alors la femme, saisie de crainte et toute tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. Jésus lui dit alors : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton mal. » Comme il parlait encore, des gens arrivent de la maison de Jaïre, le chef de synagogue, pour dire à celui-ci : « Ta fille vient de mourir. À quoi bon déranger encore le Maître ? » Jésus, surprenant ces mots, dit au chef de synagogue : « Ne crains pas, crois seulement. » Il ne laissa personne l'accompagner, sauf Pierre, Jacques, et Jean, le frère de Jacques. Ils arrivent à la maison du chef de synagogue. Jésus voit l'agitation, et des gens qui pleurent et poussent de grands cris. Il entre et leur dit : « Pourquoi cette agitation et ces pleurs ? L'enfant n'est pas morte : elle dort. » Mais on se moquait de lui. Alors il met tout le monde dehors, prend avec lui le père et la mère de l'enfant, et ceux qui étaient avec lui ; puis il pénètre là où reposait l'enfant. Il saisit la main de l'enfant, et lui dit : « Talitha koum », ce qui signifie : « Jeune fille, je te le dis, lève-toi ! » Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher – elle avait en effet douze ans. Ils furent frappés d'une grande stupeur. Et Jésus leur ordonna fermement de ne le faire savoir à personne ; puis il leur dit de la faire manger.

Voilà un passage où tout semble affaire de voir, de toucher et d'écouter le Christ. Mais aussi et surtout de croire, pour que l'expérience sensible que l'on a de Jésus mène à la guérison et plus encore, au salut. Toute la foule qui se presse autour de Jésus le touche, mais c'est seulement pour la femme malade qui croit en lui que le toucher produit son effet. De même, la parole qui réveille la jeune fille du sommeil de la mort est en lien avec la foi que Jésus demande d'abord à son père : "ne crains pas, crois seulement". Pareillement aujourd'hui, les sacrements nous font voir, entendre, toucher le Christ, par tel ou tel de ses gestes répétés liturgiquement, et qui nous donnent la même expérience sensible que celle des contemporains de Jésus. Mais c'est la foi qui permet d'en faire aujourd'hui une rencontre du Christ en personne.

Quand j'étais encore incroyant, je suivais des amis étudiants chrétiens à la messe, et je voyais bien qu'ils y percevaient une richesse qui m'échappait complètement. Loin de les estimer dans l'illusion, parce que je connaissais leur intelligence scientifique mais aussi leur intelligence de cœur, je comprenais... que ce n'était pas une affaire de compréhension, mais plutôt de foi. La foi en Jésus-Christ vivant, cette disposition qui me manquait alors et qui seule rend possible de percevoir l'immense trésor qu'est la messe.

On voit la foi comme affaire purement spirituelle ou intellectuelle. Et si c'était l'inverse ? Et si la foi était ce qui donne de sentir vraiment de tous nos sens ? cet exhausteur de goût qui confère une valeur divine à nos sensations les plus terrestres, qui réjouit l'âme en lui faisant goûter et sentir les choses intérieurement ? "Car le surnaturel est lui-même charnel" écrit Péguy. On dit que la gastronomie, cet art de faire de la cuisine cette transfiguration de la matière qui élève l'âme et réjouit les cœurs, ne pouvait être inventée que dans un pays et une époque aussi profondément catholique que la France du XVII<sup>e</sup> siècle. De même qu'à Combray, le goût de la Madeleine trempée dans du thé ressuscite l'enfance de Marcel Proust, à Lourdes, avec des sensations élémentaires comme l'eau bue à la source, le toucher de la roche polie par des millions de mains, la lumière et la chaleur des cierges, les processions dans le sanctuaire, la foi nous fait goûter la tendresse que S<sup>te</sup> Bernadette goûtait auprès de la Vierge Marie. Sur le chemin de Saint Jacques de Compostelle, la foi en Jésus-compagnon-de-route convertit le randonneur en pèlerin, l'amoureux de la nature en théologien de la Création, la crise de milieu de vie en confiance en Dieu, Maître de l'histoire, et notre vie sur terre en avant-goût du ciel. Amen. 27/6/21